

## La fuite

*Ils n'en mourraient pas tous, mais tous étaient atteints* - Jean de La Fontaine

Il fallait s'y attendre. La situation devenait de plus en plus difficile. Dans le service d'oncologie pédiatrique de l'hôpital de Nantes, la cheffe de service a réuni, en cette fin de journée, son équipe d'internes. Rassemblés dans un petit bureau, ils sont cinq jeunes médecins en formation, désespérément inquiets face à cette situation totalement improbable. « La Présidente de Nantes métropole vient d'annoncer le blocus total de l'agglomération et la fermeture de l'hôpital », annonce d'une voix blanche la cheffe du service. Tous le savaient déjà par les réseaux sociaux, l'agglomération nantaise était devenue en quelques jours le foyer le plus explosif de la pandémie de coronavirus.

Astrid vient juste de débiter son stage d'internat dans ce service, consacré au traitement des cancers pédiatriques. Stupéfaite de cette annonce, Astrid se défait de sa blouse blanche, quitte sans mot dire ses collègues et enfourche à la hâte son vélo électrique. Une seule idée en tête, rejoindre Jules, son compagnon et fuir. Fuir ce volcan explosif qu'est devenue la grande métropole de l'Ouest.

Les yeux collés à son ordinateur, Jules cherche à comprendre. Que faire ? Pourquoi fuir ? Où aller pour échapper au virus ? Astrid se serre contre son homme, en attente de réconfort. Le raisonnable n'existe plus. La panique grandit sur les réseaux sociaux, plutôt « asociaux » dans cette circonstance. Il faut faire vite, dans une heure au maximum, toutes les sorties de Nantes seront bloquées par les forces de police, renforcées par des militaires. Fuir et retrouver Mathilde, leur amie de toujours, confinée dans son appartement sur la côte Atlantique dans la petite station balnéaire de Pornichet.

Jules et Astrid emplissent à la hâte leurs sacs de sport, quelques vêtements, un ou deux livres et leur ordinateur portable. Vite, ils s'engouffrent dans leur petite voiture et démarrent pour... fuir la pandémie. Comment échapper aux contrôles de police ? Comment éviter les barrages qui vont être mis en place dans les minutes qui suivent ? Au volant de la petite C2, Jules élabore des stratégies de contournement, éviter les grands axes de circulation, emprunter les quais de la Loire. Jules connaît bien sa ville. Astrid, tétanisée par l'angoisse, reste muette, repliée sur elle-même.

Nantes se vide de sa population. Il est presque 23h, et les rues sont pleines de voitures surchargées de bagages. On fuit la ville infectée, on fuit vers la campagne ou la côte. Les appels des autorités à demeurer chez soi ne semblent plus être entendus. Il y a eu tant de messages contradictoires dans les semaines passées. C'est le chaos, la ville cahote. Dans ces embouteillages improbables à cette heure de la nuit, Jules, cramponné au volant, se fraye un chemin tant bien que mal. Bientôt la petite auto se retrouve sur les quais de la Loire et passe sous le pont de Cheviré, entièrement bloqué par les

véhicules de police, toute sirène hurlante. Sur un panneau d'affichage, on lit *Saint-Herblain la Ville qui nous relie*. Plutôt la ville qui nous délie, pense Jules. Ils sont sur le point d'arriver à Couéron, quand soudain le flot de voitures ralentit. Puis tous les véhicules stoppent, figés comme des autos immobiles. Jules comprend aussitôt la situation, un barrage de police est mis en place à une centaine de mètres devant eux, et déjà des dizaines de véhicules font demi-tour. Sans réfléchir, déboîtant de la file, Jules accélère et s'engage sur la première route à gauche, une toute petite route qui, peu après, se prolonge en chemin de terre. Derrière eux, on entend le hurlement des sirènes de police, on aperçoit les lumières bleues des gyrophares. Jules et Astrid roulent maintenant à faible allure, bondissant sur les ornières du chemin. Ici, le chemin s'arrête, terminée la fuite, la Loire est devant eux... Astrid, au bord des larmes, se réfugie dans les bras de Jules. Que faire désormais ? Revenir en arrière ?

Jules s'extirpe de leur petite auto. Il explore l'endroit, à la recherche d'une solution. Devant eux la Loire, comme une frontière infranchissable. Un hélicoptère de la gendarmerie survole le barrage de police. Heureusement, Jules a coupé le moteur et éteint les phares. Un peu plus loin, il découvre une barque arrimée à la berge. Sans hésiter une seconde, Jules se saisit des sacs de sport et de la main d'Astrid. Les voilà maintenant dérivant sur le grand fleuve noir. Jules utilise une rame comme une godille pour diriger la petite barque en silence, portée par le courant du fleuve. Il se souvient de cette période où il a rencontré une jeune fille blonde et sportive au cours d'un stage aux Glénans. Astrid et Jules ont partagé ensuite leur passion commune pour la voile. C'était le temps d'avant le coronavirus...

La petite embarcation dérive au milieu de la Loire dans la nuit noire et silencieuse. Astrid et Jules se tiennent serrés l'un contre l'autre. Il fait un peu frais au milieu de l'eau. Le temps s'écoule lentement au rythme du flux du fleuve. Bientôt apparaissent les lumières de la raffinerie de Donges. « Nous allons arriver dans l'estuaire. La godille ne suffira pas à lutter contre les courants », murmure Astrid qui retrouve ses réflexes de navigatrice. Jules découvre alors le petit moteur hors-bord caché sous une bâche. Après plusieurs tentatives, le moteur se met à toussoter, dégageant une fumée noire. Le pont de Saint-Nazaire est en vue...

La barque des fugitifs laisse sur sa droite les grands paquebots en construction, hauts comme des immeubles de vingt étages. Un sentiment de fragilité envahit Astrid et Jules. Le clapot et la houle deviennent menaçants, la navigation plus risquée. A chaque instant, une vague un peu plus forte menace de renverser la frêle embarcation. Un doute envahit les navigateurs. Le carburant sera-t-il suffisant pour les mener jusqu'à Pornichet ? « On évitera le port en eau profonde. Nous accosterons à la Pointe de Bé », annonce Jules péremptoire. C'est ainsi, devant le château des Tourelles que deux jeunes réfugiés du coronavirus ont débarqué dans une petite crique, par une nuit profonde de juin.

Sans perdre une seconde, Astrid et Jules longent les rochers de la côte, s'engagent sous le pont qui relie le port en eau profonde à la ville de Pornichet. Leur course est rapide, la lumière du jour peine à éclairer leurs pas. Ils évitent le marché et les halles, les commerçants ambulants commencent, sans doute, à installer leur stands. Le samedi, c'est jour de grand marché, même pendant ce temps de confinement. Tournant au niveau du casino, où les machines à sous ne font plus recettes, ils s'engagent dans l'Avenue de la mer. Ils se détournent un peu plus loin du Bidule, ce drôle de petit établissement qui ne sert habituellement que deux types de boissons, un muscat et un Banyuls. Sur la place de la gare, une voiture de police est à l'arrêt. Anxiété ! Astrid et Jules poursuivent leur fuite le long de la voie ferrée, désertée par les TGV et autres trains intercity. Ils arrivent, à bout de souffle, au pied de l'immeuble de Mathilde...

« Zut ! J'ai totalement oublié de la prévenir », s'exclame soudainement Astrid. De toute façon, Mathilde n'aurait pas répondu. C'est une artiste peintre, toujours un peu déjantée en fin de journée ! Astrid sonne une première fois. Pas de réponse. A la quatrième tentative, la porte s'entrouvre. Mathilde sort des brumes de la nuit, elle est vêtue d'une petite culotte blanche et d'un T-shirt noir sur lequel est écrit, en lettres rouges, *Je peux pas, j'ai VIRUS !* Stupéfaction, inquiétude, explications, Astrid, épuisée se jette littéralement dans les bras de son amie. Il est déjà sept heures du matin, Mathilde leur offre son lit encore tout chaud de sa présence. Sur les murs de la chambre, une multitude de portraits, des hommes, des femmes, des enfants, saisis la bouche ouverte, comme dans un cri désespéré. De quoi faire un vrai cauchemar. Astrid et Jules s'allongent aussitôt tout habillé, épuisés par leur fuite nocturne. La jeune femme sent la main de Jules tendrement posée sur son sein, avant de sombrer dans un sommeil profond.

\*\*\*

Un rayon de soleil se faufile au travers des rideaux, éclairant le beau visage d'Astrid. Elle s'étire, tâtonne de l'autre côté du lit. « Où est passé Jules ? ». Elle se redresse vivement constatant qu'elle est entièrement nue. Mathilde est assise au bord du lit, attentive au réveil de son amie. « Tu viens de faire un cauchemar. Jules est parti travailler aux Chantiers, comme d'habitude... ». Ker News, la radio locale de la presqu'île Guérandaise, annonce une journée ensoleillée et lumineuse sur la côte Atlantique. La présentatrice du journal rappelle qu'il y a juste un an, ce 7 juin, la France était définitivement sortie du confinement lié au coronavirus... L'année d'après ! Mathilde rassure d'une main caressante le visage d'Astrid. Sur les murs de la chambre, les portraits peints à l'huile offrent des visages souriants, heureux, colorés comme un bonheur à saisir sans tarder. « Ce sont mes dernières réalisations, prêtes pour l'exposition de peinture, la semaine prochaine à l'Université Permanente de Nantes ».